

La Revue Canadienne publie un album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

1. Montréal, AUX BUREAUX No. 13, RUE ST. VINCENT.

2. Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

# La Revue Canadienne

### DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progres.

PARAISSENT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire pendant un an... 21 0/0  
Abonnement à l'Album Musical, Littéraire et aux deux publications réunies... 21 0/0

FRIS DES ANNONCES.  
Six lignes et au-dessous, première insertion... 25 cts  
Dix lignes et au-dessous, première insertion... 25 cts  
Au-dessus par lignes...  
Toute insertion subséquente, le quart du prix (à débattre les lettres.)

## COMPAGNIE D'Assurance Mutuelle Contre le feu du Comité de Montréal. AVIS.

LES Membres de la Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le Feu du Comité de Montréal sont par le présent notifiés que quatre répartitions de dividendes ont été chargés et déclarés payables pendant l'année sur les billets de prime, aux dates respectives qui suivent, savoir :

- 4 par cent, le 4 Octobre, A. M. 1845.
- 1 idem 23 Mai, 1846.
- 1 idem 4 Août, P. M. 1846.
- 3 idem 18 Août, " "

Et que les dits dividendes ou répartitions formant en tout sept par cent, devront être payés au Bureau de la Compagnie de cette ville, le ou avant le cinquième jour d'Octobre prochain conformément aux actes de la 4me et 5me années de Guillaume IV, chap. 33, de la 4me et 5me Victoria, chap. 40, de la 6me Victoria, chap. 17 et 18, et de la 6me Victoria, chap. 84, et suivant les Règlements de l'Institution.

Par ordre du Bureau,  
P. L. Le TOURNEUX,  
SECRÉTAIRE ET TRÉSORIER.  
Bureau de la Compagnie d'Assurance Mutuelle, contre le Feu du Comité de Montréal.  
Montréal, 21 août, 1846.

## COMPAGNIE D'Assurance Mutuelle Contre le feu du Comité de Montréal. AVIS.

L'Assemblée annuelle des membres de la Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le Feu du Comité de Montréal, aura lieu au Bureau de la Compagnie, Rue St. Sacrement en la ville de Montréal, LUNDI le cinquième jour d'OCTOBRE prochain, à ONZE heures du matin.

Afin d'être un nouveau bureau de Directeurs pour l'année prochaine, conformément aux Articles de Incorporation et suivant les règlements de la compagnie. Il sera lu et alors soumis à l'Assemblée un état des affaires de l'Institution.

Par ordre du Bureau,  
P. L. Le TOURNEUX,  
SECRÉTAIRE.  
Bureau de la Compagnie d'Assurance Mutuelle, contre le Feu du Comité de Montréal.  
Montréal, 21 août, 1846.

## LIGNE DE STEAMERS entre Montréal et Québec.

JUSQU'À avis ultérieur, le prix du Passage par les Steamers "MONTREAL", "QUEEN" et "LORD SYDENHAM" sera comme suit :

Passagers de chambre (les repas compris)	10s 0d.
Passagers d'avant	2s 6d.

Le Froi, suivant le Tarif.  
JOHN TORRANCE et Cie.  
Agt. M. et Q. Steam. B. Co.  
31 juillet 1846.

### Etablissement à vendre.

MAISON, caves et glaciers, cours, jardins, écuries, colombier et autres dépendances au village de la paroisse St. Benoît. Ensemble, ou séparément, plusieurs autres emplacements dans le même village, un verger et diverses prairies, terres et fermes dans la même paroisse Titres incontestables.

Conditions faciles, une partie du prix exigée comptant le reste payable en neuf ou dix années. S'adresser sur le lieu à M. Gouard, St. Benoît, 11 août, 1846.

### AVIS AUX ENTREPRENEURS.

DES propositions seront reçues par le sousigné, en son étude, Grande rue du Faubourg St. Joseph, d'ici au 28 AOÛT courant, pour l'érection d'une Maison de bois, soit en Briques ou en Bois, à être bâtie au Côté St. Pierre, en la municipalité de St. Pierre, paroisse de Montréal, le tout suivant plan et devis.

Par ordre des Commissaires,  
J. B. HOULTÉ,  
Secrét. - etc.

Montréal, 13 août 1846.

### A VENDRE, 1000 BOITES de VITRES d'Allemagne.

6 1/2 x 7 1/2, 7 1/2 x 8 1/2, et assorties jusqu'à 18x24.  
1000 Caisnes grandes vitres, 28x58 et autres mesures.

Un assortiment de Peinture à l'huile sèche, de différentes couleurs.

JESSE JOSEPH,  
Rue St. Sacrement, n. 6.

Montréal, 14 août.

### MONTRES, BIJOUTERIE, ARGENTERIE, ETC.

## L. P. BOIVIN,

Le Sousigné vient, de recevoir de New-York et d'Angleterre, une partie de son assortiment d'ARTICLES en BIJOUTERIE, et autres parmi lesquels se trouvent :  
Montres en or émaillées pour Dames, Montres de riches de Messieurs, Chaines-Garçons en or, Chaines-Courtes et Clefs en or, Rubans à la Louis-Philippe avec ornements en acier et en or, Lorgnettes Doubles en or et en acier, de Simplex do  
Epinglées à canoté, du topax et émail Vert, Bagues d'Orailles, nouveau goût, Bagues de Dames et Mrs., en grande variété, Ecrivoires (Les en compans), plumes en or et plumes en acier.  
Fauils, Broches, Pauciers Français, Portemanteaux et un assortiment de marchandises de goût et de fantaisie, Rasoirs de première qualité, Canifs Ciseaux, - ATTENDU USSI -  
UN assortiment étendu de Parfumerie Française de la meilleure qualité et par le Strasbourg de Liverpool, une collection de cahiers patentes en or et en argent de manufacture anglaise, etc., etc.,  
Montréal, Juillet, 1846

## AVIS

LES personnes qui désirent contracter avec le BUREAU DES TRAVAUX PUBLICS pour fournir du BOIS SCIE, bruy le chemin de pontage de Grandby à Chamblay, pour l'usage de plusieurs moulins à Scie et des pouvoirs d'eau dans la par les St. Césaire, Seigneurie Dehartzch, en s'adressant au Bureau Seigneurial au dit lieu de St. Césaire.  
Montréal, 18 août 1846.

## LA BANQUE DU PEUPLE, AVIS.

LES Actionnaires de cette Institution, sont notifiés par le présent, qu'un DIVIDENDE SEMI-ANNUEL de 3 1/2 PER CENT (trois et demi) a été déclaré et sera payable le, et après le 1er SEPTEMBRE prochain. Les livres du transport seront fermés depuis le 16 août courant, jusqu'au 1er septembre prochain.

Par ordre des directeurs,  
B. H. LEMOINE,  
Cassier.  
Montréal, 14 août, 1846.

## ÉCOLE COMMERCIALE DE BONSECOURS.

L'ÉCOLE COMMERCIALE de N.-re-Dame de Bonsecours s'ouvrira MARDI le premier de Septembre prochain.

H. C. SHARING.  
Montréal, 11 août.

## Sauve de l'Empereur de Russie.

CETTE SAUCE, récemment importée de la Russie, est d'un goût délicieux, et surpasse toute autre en délicatesse. Elle peut être employée dans presque tous les mets pour leur donner un excellent goût.

S. J. LYMAN,  
Chimiste, Place d'Armes.  
10 juillet.

## CORPORATION DE MONTRÉAL. AVIS AUX ENTREPRENEURS ET AUX MAÇONS.

DES SOUMISSIONS seront reçues au bureau du sousigné, à l'Hôtel de Ville, jusqu'à QUATRE heures de l'après-midi, SAMEDI prochain, le 22 du courant, pour la MAÇONNERIE qu'il y a encore à faire à PALE EST du MARCHE ST. PAUL (maintenant en construction dans le quartier Est de cette ville), pour qu'il soit posé sur la bâtisse; et aussi pour la MAÇONNERIE qu'il y a encore à faire au CENTRE du dit Marché, afin que le Dôme puisse être érigé, conformément aux Plans et Devis qu'un plan volé à l'Hôtel de Ville. La MAÇONNERIE pour laquelle ces soumissions seront reçues devra être entreprise immédiatement et achevée aussitôt qu'il se puisse.

Les soumissions devront exprimer le temps auquel les entrepreneurs seront prêts à commencer l'ouvrage, et le temps auquel ils s'engageront à le terminer; et contenir le nom d'au moins deux personnes solvables qui consentent à devenir caution pour le due exécution du contrat.

Par ordre,  
J. P. SEXTON,  
Greffier de la Cité.  
Bureau du Greffier de la Cité  
Hôtel de Ville, 18 août 1846.

## SWORDS HOTEL.

M. SWORD ayant cédé l'Hôtel qu'il occupait depuis un grand nombre d'années dans la rue St. Vincent, à M. MICHAEL O'NEIL, ci-devant du City-Hotel, rue St. Paul, il espère que le public voudra bien continuer son patronage à son successeur. De son côté M. O'Neil, sollicite respectueusement le même patronage qui a été accordé à son prédécesseur. L'expérience qu'il a acquise depuis 13 ans dans ce genre d'affaire lui fait espérer qu'il saura mériter l'encouragement qu'on voudra bien lui accorder.

Sec Vins et ses Liqueurs seront de la meilleure qualité, et au Table sera toujours un abondant garni de des meilleurs Mets que le Marché peut offrir.

M. O'NEIL saisit cette occasion pour faire ses sincères remerciements à ses amis et au public pour l'encouragement qu'il lui a toujours accordé au City-Hotel, pendant plusieurs années, et il le prie de lui continuer le même support dans son nouvel établissement, où il se sera servi dans le meilleur goût et à des prix très-modérés.

M. O'NEIL.  
31 juillet.

## Courrier de Paris. 1er août 1846

Voici une très-chaude semaine; le feu était partout, et de toutes parts on a crié au feu ! Juillet a fini dans un embrasement général ; il n'en fait jamais d'autres. C'est le mois des surprises enflammées, des fêtes incendiaires. Ne ramène-t-il pas l'anniversaire de plus chaudes journées de l'histoire ? Que n'avons-nous le loisir de suivre sa trace dans les cendres du passé, il nous semblerait facile d'établir que juillet fut le père et créateur des actions les plus étonnantes et des plus beaux feux d'artifices ; mais ne sortons pas des limites de notre présente semaine elle est digne de ses aïeux par l'éclat qu'elle a jeté et le bruit qu'elle a fait dans le monde. Je ne jurerais même pas qu'elle ne les ait effarés par la splendeur de ses ballons lumineux et le nombre de ses lampions.

Maintenant que tant de flammes sont éteintes, et que toute cette illumination s'en est allée en fumée, si nous jetons le regard du chroniqueur sur cette étourdissante semaine, nous n'y verrons... que du feu.

A l'Opéra, c'est mademoiselle Funco et ses pirouettes étincelantes; au Château-Rouge, c'est la Kermesse flamande et ses dix-huit mille bacs de gaz ; aux Champs-Élysées enfin, bpm, barème général !

Nous avons dans la fantaisie de parcourir les Champs-Élysées dans ces jours solennels, et plus que jamais, nous en avons rapporté cette idée qui n'est pas neuve, c'est que dans toute réjouissance populaire, les spectateurs sont la fête même et forment la partie la plus intéressante du spectacle. Dans ces solennités qui tiennent de la foire par leurs théâtres en plein vent, qui simulent un hazard par leurs expositions industrielles, et figurent un grand marché par leurs boutiques, où l'harmonie de toutes sortes d'instruments vous arrête à chaque pas, les acheteurs sont plus amusés à voir que les marchandes, et l'auditoire plus digne d'être écouté que les virtuoses. Depuis midi jusqu'à la nuit tombante, une population innombrable dont le plaisir semble être la vocation unique, se partage entre tous les jeux : jeux de bagues, de boules, de billard ; jeux de loterie, dont les lots sont des pots, où les faveurs de la fortune vous arrivent sous la forme la plus amhrmante et la plus fragile. Ici la rue Saint Denis s'amuse à naviguer sur des vaisseaux aériens, là, les exercices du dynamomètre sollicitent les poings des Aris ou de la Halle-aux-Vieilles ; plus loin, le quartier des Innocents se fait peser rolement. Le mari est enchanté de l'épreuve, il se proclame lui-même un homme de poids, et s'écrie : " 200 ! Allons, pas mal ; cependant, j'ai dû m'arrêter, je m'oblige à le croire." Quant à sa compagne, elle est furieuse. " 190 ! On m'a surfait, je ne dois pas être aussi puissante ; il est vrai que je suis si peu serrée." Ce sont là des distractions vulgaires, les raffinés et les difficiles n'ont pas de peine à trouver mieux, ils sont attirés par la machine électrique et les merveilles de la bouteille de Leyde ou de la pile de Volta. De jeunes femmes s'éloignent résolument à l'expérience et vont au de-

vant de la secoue. On est toujours enchanté d'avoir l'occasion de pousser un petit cri.

Outre ses physiciens, la fête a ses chimistes, ses devins, ses médecins et ses opérateurs. Il y a des gens qui sont venus bien portants à la fête et s'en retournent malades par épuisement. Nombre de molaires sont extirpées en vue des mâts de Corcagne. Mais surtout par-dessus les autres divertissements pour arriver au moment si impatiemment attendu, à l'heure soennelle du feu d'artifice, notre prétention n'est pas de le décrire ; rassurez-vous ! D'ailleurs comment dépeindre convenablement ce dont on s'est senti éblouir. Nous avons toujours mal vu les feux d'artifices, notre attention se portant d'ailleurs plus volontiers sur les spectateurs que sur le spectacle. Longtemps avant qu'éclosât la bombe du signal, les quais sont envahis, les ponts surchargés, la foule est partout, dans les rues et sur les places publiques ; les toits des maisons se couvrent d'anateurs dont la position semble très-haardée ; dans les Champs-Élysées, les arbres portent des hommes, un plus grand nombre d'hommes portent des femmes, les femmes soutiennent des enfants, tout cela se terre, s'écroche et résiste au flux et reflux de la multitude. Mais bientôt les situations se remplissent, la pyramide humaine atteint dans sa base commence à fléchir, l'époux succombe sous le poids de sa famille, toute une société à cheval sur une branche d'arbre prêt à se briser effrauchée aux craquements de sa monture, quitte le bouquet part, et la branche aussi. Nous ne vous parlerons pas de la musique et des chanteurs dont la présence ajoute au charme de la fête. Qui ne sait en effet que les Champs-Élysées sont le théâtre d'un concert permanent, et que les virtuoses en font une des parties intégrantes ?

Cependant, nos Parisiens ont pu se distraire au spectacle d'une autre pyrotechnie. Tous les feux d'artifice ne se tiennent pas place de la Concorde, et il y en a de plus beaux ailleurs qu'au carré Marigny. Pour le bouquet de la session, le Luxembourg s'est enrichi d'une fournée de nouveaux pairs, qui a fait sourcilier, dit-on, la morgue de M. le chancelier. Cet illustre descendant du grand Pasquier, aux yeux duquel M. Etienne avait paru trop Joconde, et M. Barthe, trop touchement apparent pour figurer dans le noble Chambre, qu'aura-t-il pensé cette fois de l'admission du comte Vigier et du baron Legentil ? On veut en effet que M. le chancelier ait résisté longtemps à cette double nomination. Cependant, lui fut-il objecté, M. Legentil est un des plus gros bonnets de la capitale. Il répondit : Vous voulez dire un des plus gros bonnetiers.

La politique néanmoins emprunte sa gravité aux circonstances, elle est loin d'être une distraction pour les esprits frivoles, un passe-temps à l'usage des indifférents. C'est à qui se précipite vers l'avenir, on l'écrit d'un air inspiré, on se répète la phrase sacramentelle des premiers Paris : " L'horizon se rembrunit, les affaires s'embrouillent, avant peu nous verrons du nouveau, il y aura ça, ça et ça ! " En attendant les grandes nouvelles, les petites vont leur train. " Eh bien ! ma chère, il est arrivé, je l'ai vu, quels yeux ! quelle expression ! — De qui

## FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

## L'HOMME PROPOSE ET LA FEMME DISPOSÉ.

I.

Il est minuit ; Montevrain vient d'achever sa toilette de bal ; il s'est assis un moment dans son fauteuil, les pieds devant le feu, en attendant le retour de son domestique qu'il a envoyé chercher un remis.

Montevrain est un jeune homme de vingt-cinq ans, maître de ses actions et de sa fortune, qui, sans le placer au rang des riches, le met cependant en état de figurer convenablement dans le monde. Sa physionomie est agréable ; son front annonce de l'intelligence.

L'intelligence est un don précieux sans doute, mais qui ne préservent pas toujours du malheur de faire des sottises ; les yeux du simple bon sens sont quelquefois des guides plus sûrs que ceux de l'intelligence.

Cette réflexion n'est pas hors de propos au milieu de toutes celles qui passent en ce moment dans l'esprit de Montevrain.

Réflexion d'un intérêt si puissant que l'annonce de l'arrivée de son remis ne lui fait pas faire un mouvement sur son fauteuil, et qu'il laisse, sans la détacher, sur le guéridon qui est auprès de lui, une lettre que vient de monter son domestique.

Quelles étaient les réflexions qui adsorbèrent à ce point l'esprit de Montevrain ? Les voici : — Le célibataire se trouve au milieu de la société dans une fautive position ; j'en ai mille preuves sous les yeux. De plus, il n'est pas

heureux ; c'est un point sur lequel tous les moralistes sont d'accord. Conclusion naturelle ; il faut se marier — C'est une nécessité à laquelle l'obéissance d'autant plus volontiers qu'elle répond parfaitement à mon inclination. — Mais un préliminaire indispensable du mariage consiste à chercher une femme, et le plus sûr moyen de trouver une femme est de voir le monde. — Or, depuis le commencement de l'hiver qui touche à sa fin, je vais dans le monde avec une régularité exemplaire ; j'ai dansé à soixante bals ; j'ai chanté dans quarante concerts ; j'ai pris part à trente loteries ; d'où il est résulté que, soit un peu plus, soit un peu moins, j'ai trouvé une vingtaine de jeunes filles qui se seraient accommodées de ma personne sans trop de difficulté, pour avoir le plaisir de s'entendre appeler madame ! — Pas une m'a convenu. — Je ne dis pas quand au physique ; elles sont toutes charmantes. — Quant au moral, l'une apportera dans la communauté cent mille francs de dot et la prétention d'en dépenser dix mille par an pour sa toilette. — L'autre est coquette, elle veut prendre un mari pour faire engager ses adorateurs, et plus tard elle se servira de ses adorateurs pour faire engager son mari. — Celle-ci doit mourir avant deux ans, de trop danser, si on ne la retient pas, de ne pas danser assez, si on ne la retient. — Celle-là se plaît à jouer des rôles d'amoureuse ingénue sur les théâtres de société. — Enfin, je n'ai rencontré qu'une jeune personne en qui je n'ai pu découvrir un défaut ou un travers essentiel ; elle était laide ! — Il ne devrait être permis à une femme d'avoir de la beauté qu'à la condition d'y joindre les qualités de l'esprit et du cœur, ou bien, de réunir les qualités de l'esprit et du cœur qu'à la condition de ne pas être laide. — Je ne yeux épouser ni un beau vice ni une laide vertu. — C'est donc en pure perte que je vais dans le monde où je m'ennuie à périr, et qui ne m'offre point la solution du problème. — Toutes ré-

flexions faites, je crois que je ferai bien de me déshabiller et de passer la nuit tranquillement dans mon lit. — Germain, renvoyez le remis.

Puis Montevrain se débarrassa de son habit noir à manches étroites, de son pantalon collant, des sousiers venant lui torturer les pieds et de la cravate qui lui étranglait le cou ; il chassa des habouches fourrées, s'enveloppa d'une ample robe-de-chambre bien ourlée, se replaça devant le feu et reprit le cours de ses méditations.

— Je ne vois qu'un moyen d'avoir une femme qui vous aime, qui sympathise avec votre humeur et vos goûts, c'est de s'en former une soi-même, loin du contact de ce monde qui gâche tout ce qu'il touche. — Et qui m'empêcherait d'entreprendre une tâche dont la récompense serait mon bonheur ? — Qui ? ... Molière d'abord. — Molière nous représente Amphigone entreprenant à l'endroit d'Agnès la tâche que je viens de dire et ne trouvant au bout ni le bonheur ni autre récompense que ce soit. — Molière a parfaitement raison, eu égard aux personnages qu'il met en scène ; mais je ne serais pas un Amphigone, et je me garderais bien de faire, de mon élève, une Agnès. — J'ai vu jouer la Pupille ; j'ai lu Simple histoire ; il me semble que Fagan et miss Milner sont plus près de la vérité que Molière. — Je tiendrais donc ma pupille à distance d'un certain monde ; mais je ne la cloîtrerais pas ; mais j'ornerais son esprit ; mais je cultiverais son cœur. — A la place d'une esclave ignorante et niaise, j'aurais une jeune fille, bonne, instruite, spirituelle, qui me comprendrait, apprécierait mon affection, et la reconnaissance aidant, se ferait une joie de se consacrer à mon bonheur. — A quoi bon me mettre en tête des chimères ? Sans élève point de précepteur, et l'élève me manque. — Allons nous coucher.

Le regard de Montevrain tomba sur la lettre qu'il avait repoussée distraitement sur le guéridon ; il l'ouvrit et la lut.

Étrange coïncidence de l'événement avec la pensée ! Cette lettre semblait être une réponse à un souhait formé pendant la précédente méditation.

Disons mieux ; il y a chez l'homme une sorte de prévoyance confuse de ce qui va arriver ; la pensée qui vient soudainement saisir notre esprit, sans que notre volonté lui ait fait appel, nait presque toujours sous l'influence d'un pressentiment.

La lettre annonçait à Montevrain la mort d'une cousine qui lui laissait, à titre de tuteur, la direction d'une jeune orpheline de douze ans. Montevrain avait vu la petite Héloïse, c'était le nom de l'orpheline, — dans un récent voyage de sa cousine à Paris. Héloïse promettait d'être une ravissante personne.

Montevrain résolu qu'Héloïse serait son élève. Cette résolution prise, il se coucha et s'endormit bercé par les songes les plus agréables. Dès le lendemain, il s'occupa de mettre son projet à exécution. Quinze jours lui suffirent pour disposer toutes choses en conséquence.

Un beau matin, Montevrain, Héloïse et une vieille gouvernante partirent de Paris, pour aller s'installer dans une délicieuse villa, située à Saint-Germain, non loin de la forêt, et tout près des bords verdoyants de la Seine.

II.

Il ne se passait pas de jour que Montevrain ne s'applaudît du plan qu'il avait conçu. Héloïse se développait avec une rapidité merveilleuse ; à quinze ans, elle tenait, au physique bien au delà de ce qu'elle avait promis ; c'était la plus jolie, la plus fraîche ; la plus gracieuse, la plus séduisante petite brune qu'il fût possible d'imaginer.

Héloïse avait le regard mutin, la bouche rieuse,

le geste prompt, la répartie vive, le ton souvent railleur ; sous ces apparences, elle dissimulait un trésor impénétrable de bonté et de sympathie exquises. C'était un ange avec les traits d'un lutin.

Tous les talents qui font valoir et multiplient les charmes d'une femme, elle les possédait dans une juste mesure ; sa danse était gracieuse, mais simple et naturelle ; elle peignait agréablement, sans se donner des airs d'artiste ; elle chanta avec goût, avec âme, et n'affichait point la prétention de passer pour une virtuose.

Et comme les leçons de Montevrain n'avaient pas été perdues, en ce qui constituait la partie sérieuse de l'éducation d'une femme, il s'ensuivait qu'Héloïse était une jeune personne véritablement accomplie.

Montevrain l'aimait, l'admirait, l'adorait ; il en était fou.

Et pas un nuage ne s'élevait à l'horizon de son ciel.

Car il avait dit plus d'une fois à sa pupille : — Ne trouvez-vous pas, Héloïse, que nous vivons comme des solitaires ? Je crains qu'au milieu de notre désert l'ennui ne vous gagne ; exprimez seulement un vœu et ce désir se peuplera sur-le-champ.

Héloïse avait constamment répondu : — Si c'est pour vous, bon ami, — elle appelait Montevrain de ce doux nom qui le transportait d'aise ; — si c'est pour vous que vous désirez recueillir, je m'appliquerais, en faisant les honneurs de votre maison, à ne point vous donner lieu de rougir de votre élève ; si c'est pour moi, je vous avouerais franchement que mon plus vif orgueil venait de voir survenir de minime changement dans ce que vous nommez notre désert.

— Quoi ! vous seriez vraiment heureuse de ce long tête-à-tête qu'interrompt seulement tous les huit jours une visite, je veux dire une querelle d'Augustine !